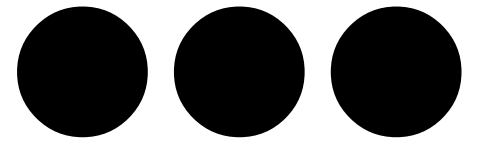
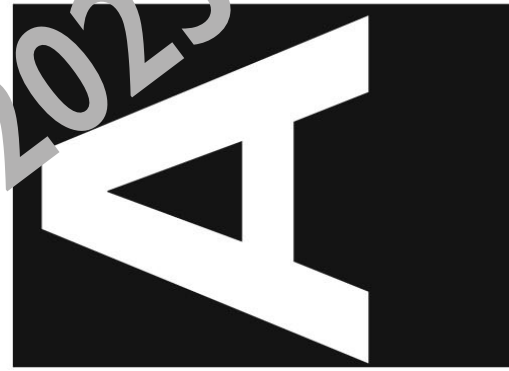


Le nouvel

ATTILA

Hiver 2023



Femmes
puissantes

► Écrire à
corps perdu

► Contre la
résilience

► Dans
la peau
d'une auteure

CE QUE FEMME ÉCRIT, ATTILA LE VEUT

Un programme 100% féminin, ça vous surprend, ça vous choque, ça vous questionne ? Au nouvel Attila, c'est presque devenu banal. Mais dans un milieu manichéen, partagé entre des plâtrées de mâles hors d'âge et des modes éditoriales sans relief où l'on parle plus de genre que de corps et d'identité que de désir, où le fait que des femmes trustent le palmarès est, encore !, vécu comme un événement, nous restons attirés par des points de vue, des formes, des voix irréductibles.

Deux lectures récentes, autour de Monique Wittig et d'Hélène Bessette, nous ont édifié sur la réception des écrits féminins dans les années 1950/60 : dans les archives presse d'Hélène Bessette, d'abord, la conviction que le roman de femme est un roman psychologique. Bessette est celle qui romprait avec le roman de grand-mère. « *En voilà une au moins qui n'a pas peur de se casser les reins et ne calcule pas son élan ! C'est pourtant une femme, et qui est plus est, une femme de lettres !* » (Midi libre) « *Les (autres) romans de femmes se ressemblent : éveil des sens, maux du cœur, plus d'instinct que d'intelligence, trop d'importance attachée à l'amour, trop peu au destin de l'homme* » (Combat, 1954) Atchoum, sous la plume d'Alain Bosquet s'il vous plaît !

L'imagerie (ou la doxa) populaire ramène cette littérature (de bonne femme ou de bonne écrivaine ?) aux sujets domestiques, à la popote, à une sorte d'infusion avant de se coucher. En souffrent à la même période les figures féminines du Nouveau roman, dont une seule, Sarraute, figure sur la photo du groupe de la rue Saint-Benoît. Émilie Notéris le rappelle dans son très récent et très éloquent Wittig. Robbe-Grillet voit Duras comme « la Piaf du Nouveau Roman » et la sortie de L'Opoponax de Monique Wittig est accueillie par un article de Robert Kanters délicatement intitulé « L'École des femmes », qui dit à peu près ceci : « *Il existe en littérature comme dans la vie deux catégories de femmes : celles avec qui il est possible de parler, et celles qui parlent, émettant un bruit comme un fond sonore de l'époque qu'il serait intéressant d'étudier à un point de vue quasi sociologique.* » (1964) N'en jetez plus : ce bruit s'appelle une voix. ♦ B. V.

Michelle Lapierre-Dallaire L'origine de la douleur

- ▶ Vivre son corps... inédit 4
- ▶ «Je déteste les hommes» 5
- ▶ Du dialogue entre le corps et le livre 7
- ▶ Du texte à l'image 9
- ▶ Quatre lectures-étalons 10

Milena Jesenská Une rage insensée

- ▶ Relire Kafka à l'envers 12
- ▶ Milena seule entre toutes 13
- ▶ Milena vue par son éditeur 14

Laure des Accords Danser sur la toile

- ▶ La tête contre les murs 16
- ▶ Enragée et engagée 17
- ▶ Peindre la musique 18
- ▶ Le tango des influences 19-20

Magazine 16

- ▶ Place au coup de foudre 22
- ▶ Du rouge plein la marge, par Isabelle Flaten 24

« Il faut porter du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse. »

Profitez d'un hiver où toufoulkan (climat, moral, rythme de vie, température des corps, sérénité de créer, pudeur footballistique) pour vous frotter, via quelques femmes puissantes, et puissamment expressives, à ce que peut, essentiellement, la littérature : sublimer les horreurs du réel, transformer la boue en or, transfigurer la noirceur en un jet lumineux et poétique. Les trois autrices de ce programme utilisent l'expérience traumatique comme matériau littéraire, comme impulsion créatrice.

Michelle Lapierre-Dallaire

A black and white portrait of a woman with shoulder-length, wavy hair, looking directly at the camera with a slight smile. She is wearing a dark, ribbed, long-sleeved top. The background is a plain, light color.

L'origine de la douleur



Vivre son corps d'une manière inédite

Michelle
Lapierre-Dallaire

Y avait-il des
limites si oui
je les ai franchies
mais c'était
par amour ok



le nouvel attila

Michelle ●

Lapierre-Dallaire ●

●
S'il y avait des limites
je les ai franchies
mais c'était par amour ok

160 p. 17€

Sortie le 13.01

Ouvrez la première page pour découvrir un incipit contre-camusien : « *Tout a commencé quand ma mère est morte.* » Aucune hésitation concernant l'origine de la douleur. Ne vous méprenez pas, point d'écriture blanche, point de pathos. Une écriture violente, sanguinaire. Le suicide de la mère provoque chez la protagoniste des réactions brutales : son « ventre s'est ouvert et déversé sur l'asphalte », ses « viscères se sont expulsées. »

De son enfance, cette jeune femme garde une armure de traumatismes – humiliations, viols, troubles mentaux et physiques – qui semblent escalader l'abjection. De la figure maternelle, qui n'a rien à envier à la touchante et instable mère d'*En attendant Bojangles*, elle hérite la folie de l'exagération et de l'exaltation, la pulsion de franchir les barrières, de faire exploser les limites en une liberté incroyable pour n'avoir « aucune chance d'ériger des paramètres, des interdits ».

Que faire de cette sensualité étourdissante, de ces émotions qu'elle « pisse partout, sur le divan, dans [s]on lit, autour de

la table, sur la bouffe, jusqu'à ce que [s]a vessie soit si vide qu'elle en devienne tordue » ? Les renier ? Hors de question. Les purger pour mieux renaître ? Pourquoi pas. Les retourner ? Absolument ! En multipliant les actes dans le réel, en surjouant ses blessures et en éprouvant la porosité de son corps, la narratrice renverse l'injustice et l'effroyable douleur de la mémoire, en abusant des sensations, en mettant son corps à la disposition de tout le monde, pour être touchée, palpée, et ne plus jamais ressentir qu'à travers la peau.

Pour ne plus jamais être une victime, elle décide d'obéir à tous les désirs et à toutes les provocations, et d'abuser elle-même de son propre corps : par l'autofiction – à laquelle il ne vous sera pas difficile de vous identifier, puisque « *chacun a ses carnages* » – Michelle Lapierre-Dallaire transforme la révolte en exaltation de la verve, et propose une manière inédite de vivre son corps, dans un texte autant inouï que cathartique.

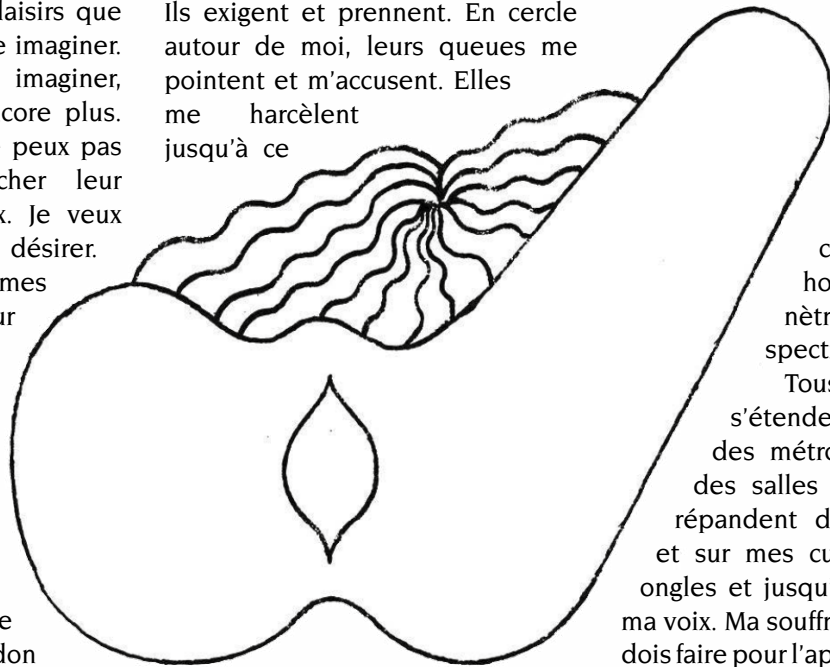
PAULINE SHARPEYED

« Je déteste les hommes »

Un chapitre inédit du livre écrit cet été pour l'édition française.

Le déteste les hommes. Depuis toujours, depuis que ma mère m'en présentait, depuis que je savais qu'ils faisaient jaillir d'elle des cris et des plaisirs que je ne pouvais pas encore imaginer. Puis, quand j'ai su les imaginer, je les en ai détesté encore plus. Mais, comme elle, je ne peux pas m'empêcher de chercher leur approbation à tout prix. Je veux les voir me choisir, me désirer. Dans mes rêves, les hommes se démultiplient autour de moi, forment une grande guignolée. Ils se tiennent larges et ouverts, jambes décroisées, écartées. Ils me regardent leur demander un peu, presque rien, un retour minime, n'importe quoi pour me remettre de leur abandon continu. À genoux, les yeux bandés et les mains vides, je les supplie de me laisser me relever. Je cherche à tâtons autour de moi, espère les agripper, recevoir leur peau sur moi ; tout recevoir d'eux pour enfin les rejeter. Mes demandes et mes besoins les amusent, puis les sidèrent et les exaspèrent. Je conjure, je supplie. Dans mes rêves, je suis parfois

nue, parfois vêtue. Qu'importe ; ça ne plisse jamais leurs visages amusés. Leur charité et leur peau demeurent à distance. Ils ne me doivent rien, ne demandent rien. Ils exigent et prennent. En cercle autour de moi, leurs queues me pointent et m'accusent. Elles me harcèlent jusqu'à ce



que je n'en puisse plus. Je ne sais pas ce qu'elles veulent, mais il faut que je dise oui, que je le leur donne. C'est la seule manière de sortir de ce cauchemar, de me réveiller.

Je déteste les hommes. Ils me poursuivent jusque dans mes rêves, jusqu'au fond de mes nuits où je cherche à reprendre mon souffle.

Je les déteste, car ils sont vulgaires et narcissiques, qu'ils ne font rien d'autre que de se congratuler les uns les autres d'avoir tout pris, tout conquis. Ils ont pris ma mère et ils me prennent moi. Chaque homme qui pénètre ma mère m'a pénétrée. Et chaque fois qu'un homme me pénètre, il pénètre le spectre de ma mère.

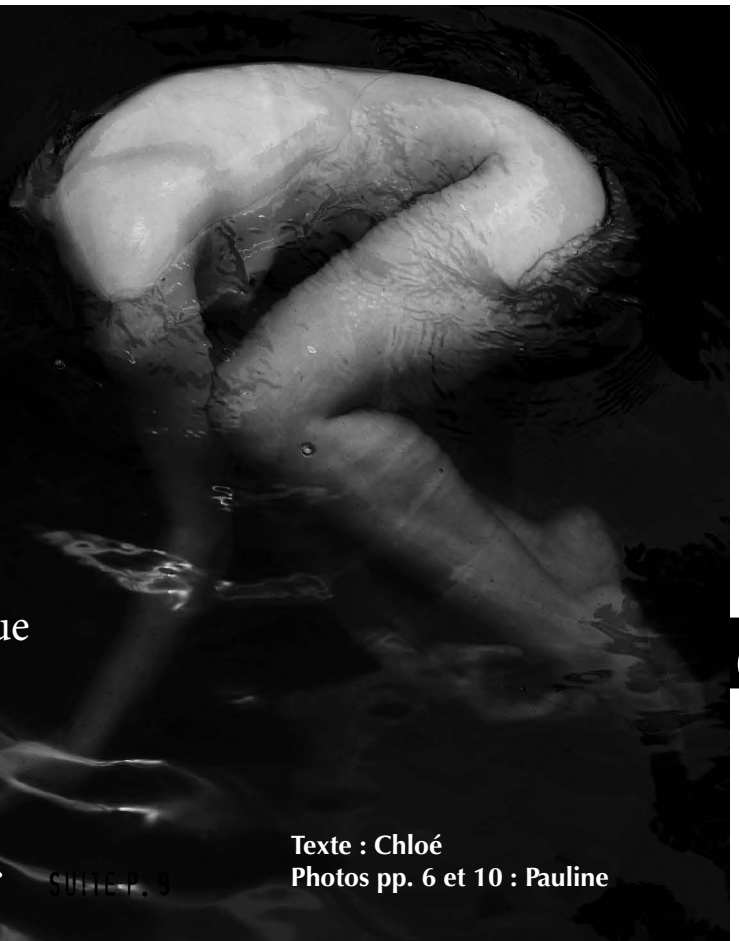
Tous ces hommes s'étendent sur les bancs des métros, des autobus, des salles d'attente. Ils se répandent dans mon visage et sur mes cuisses, sous mes ongles et jusqu'aux trémolos de ma voix. Ma souffrance et ce que je dois faire pour l'apaiser, ce n'est pas leur problème. Le monde est dur. La compétition demande de jouer du coude et d'avoir les couilles de le faire. Leurs têtes dépassent toujours la mienne, ils se tiennent haut, je ne vois que leur menton, leur pomme d'Adam : des rappels de trahisons et de giclures reçues en pleine face. La vérité, c'est que je ne peux pas tout avaler d'eux et ils ne me le pardonnent jamais.



À quand remonte votre dernière mue ? Vous savez, quand la peau devient vraiment très sèche et qu'il faut gratter les cellules mortes ? Lire *Y avait-il des limites* fait cet effet-là. Soudainement, quelque chose gratte. De fines pelures violacées s'accumulent sous les ongles. Jusqu'à ce que le lecteur•ice comprenne qu'en-dessous, le derme n'est pas encore bien formé. La lecture se fait a vif.

Je voudrais les expédier, les renvoyer, les jeter. Vomir l'ensemble des spermatozoïdes que j'ai avalés en un seul jet magnifique. Les voir se branler tous ensemble une bonne et dernière fois. Qu'ils éjaculent dans une symphonie gutturale grotesque. Puis, qu'ils se mutilent entre eux. Qu'ils s'entretuent au nom de la plus grosse queue. Je dessinerais un « non » qui épouserait toutes leurs formes parfaitement, les couvrirait d'un épais manteau de lianes qui s'enrouleraient autour de leurs nuques et feraient saillir les veines de leurs tempes. Je voudrais les voir descendre de leur piédestal, être désemparés, vaincus, rampants et horrifiés. Et enfin, pouvoir dormir.

Il faut enfilez le récit de Michelle Lapierre-Dallaire comme la tunique d'Hercule, accepter le poison qui imprègne les tissus. Il faut se le tatouer au corps, passer l'aiguille dans les recoins les plus douloureux. « *As-tu fini de montrer tes organes à tout le monde ?* » Ça aurait de la gueule à même la peau. Abandon, désir, violences, suicide... J'aurais voulu corner chaque page tant les mots étaient justes, mais c'est moi-même que j'ai cornée. Un rappel, s'il en était besoin, de ce que peut la littérature sur le corps.



Texte : Chloé
 Photos pp. 6 et 10 : Pauline

Du dialogue entre le corps et le livre...

Entretien sur la place de la femme en tant qu'artiste, autrice, et provocatrice.

♦ *La place du corps est paradoxale tant il représente à la fois un refuge mais également un lieu de lutte.*

C'est une question que je me pose souvent et à laquelle je n'ai pas tout à fait de réponse claire : le corps peut-il être un refuge lorsqu'il a été saccagé et aménagé par d'autres ? Comme une maison, mon corps était peut-être au départ un lieu de refuge, mais il a cessé de l'être dès que j'ai vécu les premières violences, puis quand j'ai été en âge de formuler des limites qui n'ont pas été respectées. Mon corps est certainement un endroit de lutte et de tension perpétuelles. Il a longtemps été un sarcophage dans lequel je tentais de trouver suffisamment d'air. Je m'y sentais à l'étroit, petite, étrangement aussi trop grande, trop lourde. Il me semblait que les hommes cisgenres se réclamaient sans cesse le droit d'y entrer et de l'habiter à leur guise. Maintenant, j'y suis plus en paix, mais c'est une paix en équilibre précaire et j'apprends tous les jours à m'habiter.

Guérir son corps et guérir son esprit peuvent aller de pair, mais pas toujours. Les guérisons ne sont pas

nécessairement parallèles, ne se font pas à la même vitesse et par le biais des mêmes méthodes. Et puis, le corps comporte sa propre mémoire. Il se souvient des traumatismes et développe ses réflexes de survie pour nous protéger. Parfois, il m'arrive encore de reculer brusquement quand on pose une main sur mon épaule. Mon esprit est là, serein. Mais mon corps recule. Il y a un dialogue à mettre en place entre les deux pour parvenir à s'incarner. Ce dialogue peut être immensément difficile.

♦ *On peut survivre en étant morte plusieurs fois, en mourant perpétuellement, mais comment vivre ? Et surtout comment renaître ? Écrire un livre est-il aussi une manière de revivre ?*

Je ne connais pas d'autres manières de vivre. Je ne pense pas qu'il y ait de façon de bien vivre ; c'est tellement relatif à chacun.e. Une partie de moi croit que vivre – et bien vivre – c'est investir le meilleur de moi-même à avoir un impact positif sur ma propre personne et sur les autres. Une autre part de moi est certaine que de vivre, c'est de tout ressentir, tout voir, tout faire, tout goûter, se rendre aux

extrêmes pour constater les limites du monde et s'il n'y a pas de limites, d'en fabriquer



pour pouvoir les exploser ensuite.

Dans mon quotidien, je n'ai que très peu de relations sociales. Je fréquente une ou deux personnes à la fois. J'ai trois ami-e-s qui vivent loin de moi. Je passe l'essentiel de mon temps seule et je suis profondément en paix avec ça. Malgré ma solitude, j'ai une vie riche, passionnante, pleine d'aventures, de sensualité et de découvertes.

Si j'essaie continuellement de comprendre comment vivre, je suis certaine, par contre, de savoir comment renaître. Je sais comment survivre, aussi. Pour renaître, il faut savoir mourir. Il y a une part de soi dont il faut faire le deuil, une part de sa propre histoire. Pour pouvoir renaître, j'ai dû faire le deuil de ma mère. Le deuil, aussi, de la fille que j'étais pour elle, puis de mon rôle de

Entretien Michelle Lapierre-Dallaire (suite)

sœur. Il y a une part de mon histoire qui existe, mais qui n'est plus moi. Dans la capacité de renaissance, il y a beaucoup d'humilité et de douleur. Mais, une fois qu'on sait qu'on ne veut pas mourir, il n'y a pas beaucoup d'autres chemins possibles.

Ce roman est la preuve de ma survie, mais son écriture ne m'a pas sauvée. Le roman me permet d'être reconnue et validée dans cette survie, puis cette renaissance. Il a d'ailleurs été écrit une fois que j'ai été guérie de beaucoup de choses. L'art n'est pas une priorité pour ceux qui doivent se consacrer à leur survivance. L'art vient après, lors de la renaissance.

♦ *Quelle place occupe la masculinité dans votre vie aujourd'hui ?*

D'après mes dernières réflexions, je me qualifierais de misandre. J'ai peur des hommes et je les trouve narcissiques. Toutes mes expériences – ou presque – avec eux se résument à ce que j'ai fait par peur d'eux et ce qu'ils m'ont fait pour leur propre compte. J'aimerais les aimer et longtemps je me disais que je ne savais clairement pas comment. Puis, je me suis rendue à l'évidence ; après avoir changé, après des thérapies, plusieurs analyses de mes propres traumatismes et de mes

propres biais, je demeurais toujours aussi inapte à aimer les hommes. Je crois que l'amour que je peux incarner, offrir et recevoir, ils n'en veulent pas. Je reste ouverte à être surprise. Je doute que cela arrivera, mais je demeure sincèrement ouverte. Je suis positive, pas optimiste.

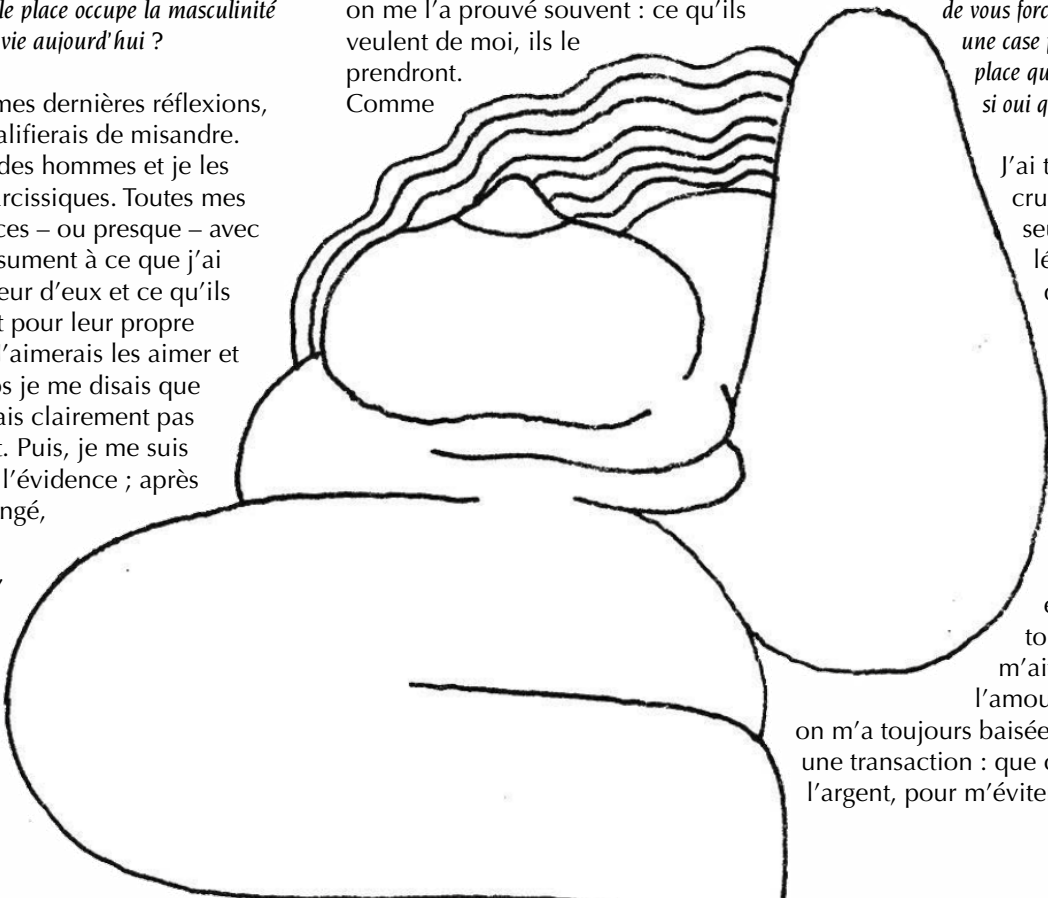
Parfois, oui, la rencontre a lieu. Mais elle n'a jamais lieu avec ceux qui clament « *Not all men !* » ou qui se précipitent pour crier à la misandrie dès qu'on remet en question leurs comportements toxiques. J'ai envie qu'ils se taisent, qu'ils écoutent, qu'ils acceptent d'être remis à leur place et qu'ils reconnaissent leurs privilèges. Leur violence est effrayante. Je ne me sens pas plus vulnérable de le dire, car on me l'a prouvé souvent : ce qu'ils veulent de moi, ils le prendront. Comme

Despentes qui citait Paglia dans *King Kong Théorie* : le monde est trop vaste et excitant pour que je ne prenne pas la chance de vivre leur violence. Mon existence est valide et elle a le droit d'être trépidante et libre.

La masculinité n'occupe aucune place dans ma vie. Je ne veux pas qu'elle occupe une place dans ma vie. Je préfère m'entourer de personnes féministes, libres, colorées, différentes, non-binaires, ouvertes, curieuses, créatives, tolérantes et drôles.

♦ *Vous dites éprouver l'impression d'être une imposteuse lorsque vous vous rendez à des événements littéraires. Trouvez-vous votre place en écrivant ? Avez-vous cessé de vous forcer à rentrer dans une case pour prendre la place qui vous revient, et si oui quelle est elle ?*

J'ai toujours cru que les seules postures légitimes que j'aurais l'audace de prendre de front seraient celles d'autrice et de travailleuse du sexe. J'ai toujours écrit et j'écrirai toujours. Qu'on m'ait violée ou fait l'amour tendrement, on m'a toujours baisée pour achever une transaction : que ce soit pour de l'argent, pour m'éviter un abandon,



LAPIERRE-RIEU

Entretien (suite)

pour mon plaisir ou pour sauver une relation, ça importe peu. La transaction est là.

Ce sont des certitudes que j'ai par rapport à ma vie. Ces certitudes m'apaisent, même si elles sont d'une banalité sans nom. J'écrirai et je serai baisée. Là où je me sens comme une imposture, c'est lorsque je me retrouve en public, dans les événements littéraires ou au sein de rencontres sociales. Lorsque, ni l'écriture, ni mon corps, ne me servent à quoi que ce soit. Les gens ont une manière de s'adresser aux autres avec des sous-entendus, des allusions, des discours hypocrites, que je ne

comprends pas. Je ne trouve jamais les mots. Mon corps n'est jamais le bon. Dans l'écriture, je sais ce que je fais, je crois en mon intelligence et mon corps disparaît. Dans l'acte sexuel, mon corps correspond toujours et je n'ai pas besoin de réfléchir. C'est un équilibre qu'on ne comprendra pas ou qu'on comprendra parfaitement ; je m'en fous.

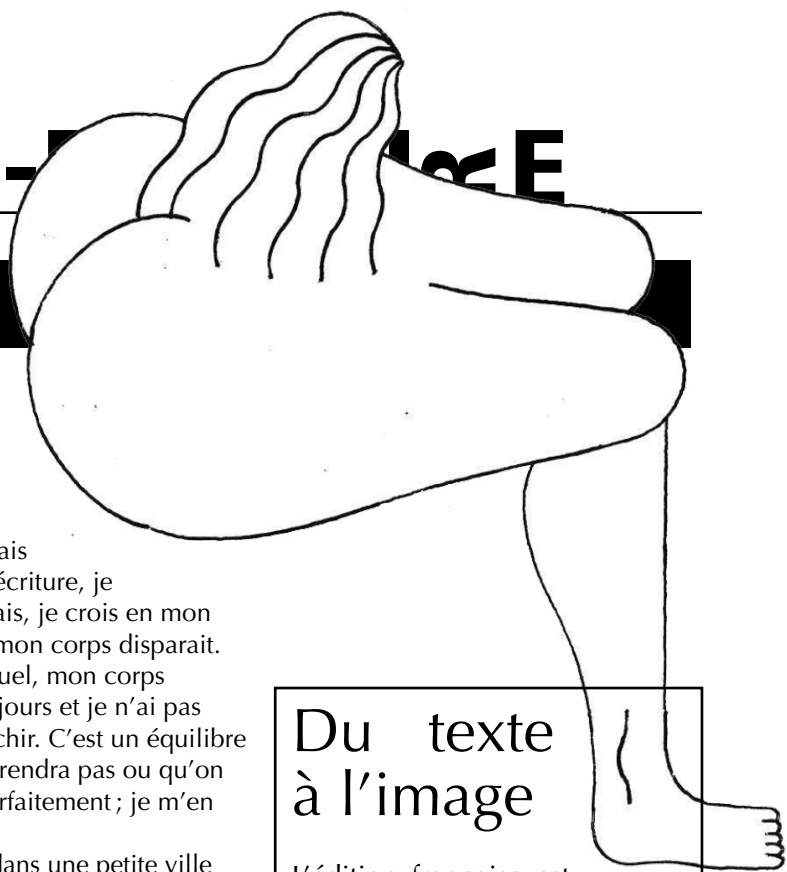
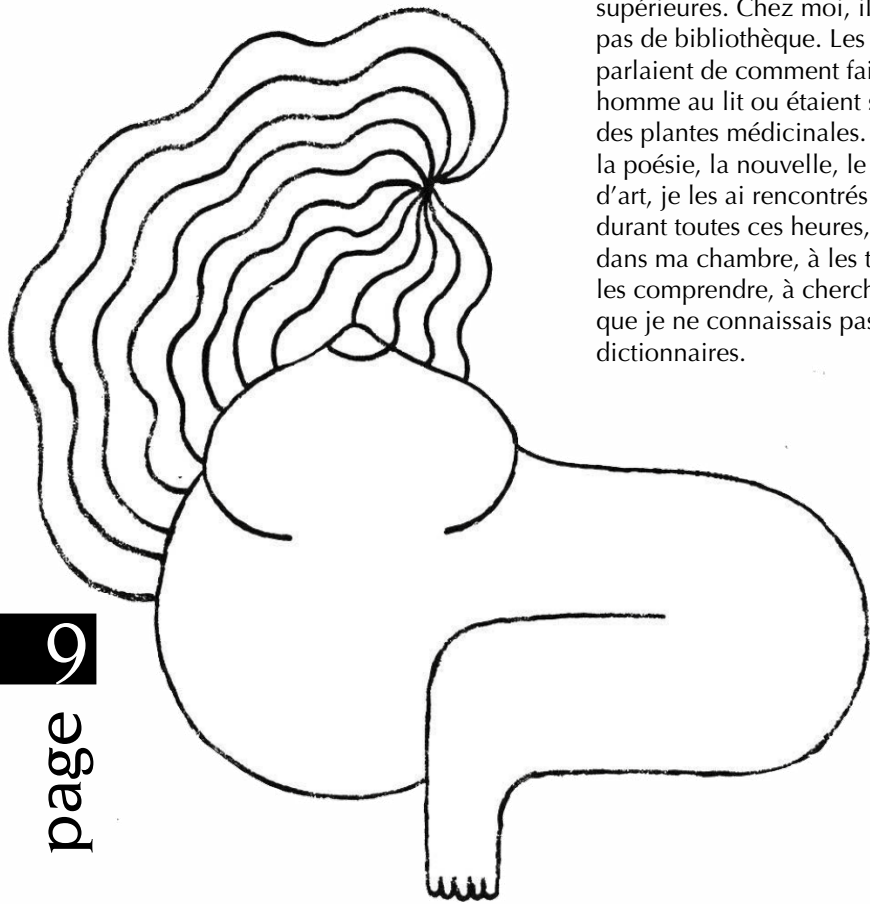
Je suis née dans une petite ville à la lisière d'une forêt nordique. Nous n'avons jamais été riches, mes parents n'ont jamais fait d'études supérieures. Chez moi, il n'y avait pas de bibliothèque. Les seuls livres parlaient de comment faire jouir un homme au lit ou étaient sur l'usage des plantes médicinales. Le roman, la poésie, la nouvelle, le récit, le livre d'art, je les ai rencontrés toute seule durant toutes ces heures, enfermée dans ma chambre, à les tâter, les lire, les comprendre, à chercher les mots que je ne connaissais pas dans les dictionnaires.

Propos
recueillis
par
Pauline
Pansart

Du texte à l'image

L'édition française est ornée d'une couverture de **Marie Guillard**, dont vous connaissez le travail pour l'avoir vu en couverture du *Blizzard* de Marie Vingtras. Distorsion du réel, cadrages audacieux, perspectives et proportions où la faille existe toujours — un pied exagérément grand, une voiture sans pare-brise —, sa représentation relève presque du souvenir, ses scènes, sublimées, comme sorties d'un rêve poétique fort à même de suspendre le temps.

Les dessins qui illustrent le présent dossier sont dus à la plume de **Pierre-Nicolas Riou** et ont été choisis par la directrice artistique de La Mèche, l'éditeur québécois du livre (Salut aux amis et à Sébastien !) Comme le résume l'éditeur, « ce sont des images qui existaient déjà... et qui attendaient leur destination. »





Quatre lectures qui jalonnent l'inspiration de l'autrice.

● **Annie Ernaux, *Passion simple***

J'ai lu ce roman plus d'une dizaine de fois, avec la même émotion. Lors de ma première lecture, je vivais moi-même une passion et j'avais le sentiment de pouvoir, enfin, la partager, alors qu'il m'était impossible d'en parler à qui que ce soit. Ce roman m'a sauvée de la folie dans laquelle les grandes histoires passionnelles peuvent nous amener si facilement.

● **Alexandre Jardin, *Mademoiselle Liberté***

J'ai lu ce roman à 15 ans et il est resté avec moi depuis. J'en faisais une lecture émotive, pleine d'espoir ; j'avais l'impression que Jardin n'était, comme moi, ni blasé, ni prévisible. Le personnage de Liberté est celui d'une jeune femme qui a le courage

de ses rêves et de ses sentiments et l'intensité de cette histoire tragique me semblait être la quintessence de la dévotion amoureuse. Ça m'a fait beaucoup rêver.

● **Valerie Solanas, *Scum Manifesto***

Tout de Solanas est passionnant : l'écrivaine, ses propos tranchants, son ironie, son sarcasme, son intransigeance. Comme Despentes, la première fois que j'ai lu *Scum Manifesto*, j'ai eu une révélation. Un manifeste féministe, outrageux, tranchant, drôle, revendicateur et punk ; toutes qualités que j'admire et valorise.

● **Virginie Despentes, *King Kong Théorie***

Si vous êtes féministe, vous qui lisez ces lignes, et que vous n'avez

pas lu *King Kong Théorie*, c'est votre signe. Allez-y tout de suite. Cet essai a éveillé tant de choses en moi, à la fois comme autrice, comme adolescente et comme femme, comme personne queer, comme artiste aussi. Grâce à Despentes et à Nelly Arcan — à travers *Putain et Folle* — je me suis retrouvée parmi ces autrices travailleuses du sexe. Elles m'ont inspirée à faire coexister dans l'art la beauté et la vulgarité, la douceur et la révolte.

Sinon, **Marguerite Duras, Anaïs Nin, Virginia Woolf** pour leur écriture transmettant vivement l'émotion et la sensualité. Et pour avoir bravé les stéréotypes de genres en faisant leur place au sein de la littérature.



A black and white portrait of Milena Jesenská, a young woman with dark, wavy hair, looking slightly to the left. The portrait is the central focus of the image.

Milena Jesenská

Une rage de lettres insensée

Le célèbre portrait de Milena
Jesenská, reproduit en couverture
de *Vivre comme de l'édition*
poche de la biographie *Milena*
de Margaret Buber-Neumann

Relire Kafka à l'envers

CAMILLE ANCEL

Les centaines de lettres de Milena à Kafka ayant disparu, les réécrire est apparu comme une nécessité.

J'avance dans votre labyrinthe

Lettres imaginaires à Franz Kafka



Marie-Philippe Joncheray

Le Nouvel Attila

M.-P. Joncheray ●

J'avance dans
votre labyrinthe

Lettres imaginaires à Franz Kafka
256 p. 19€. Sortie le 03.02

Milena Jesenská vit à Vienne. Franz Kafka à Prague. Les deux jeunes gens sont engagés, l'une par un mariage l'autre par des fiançailles (qu'il rompra, coutumier du fait). Ils se rencontrent en 1920 parce qu'elle a décidé de traduire une nouvelle, «Le Chauffeur». Suite à ce rendez-vous, leur correspondance se mue en deux années d'échanges amoureux.

On connaît les lettres que Kafka a adressées à Milena, désormais sa traductrice, mais les lettres de cette dernière ont sans doute été brûlées. Marie-Philippe Joncheray leur redonne vie et fait entendre une Milena tantôt professionnelle, drôle, fébrile, et souvent un brin provocatrice avec l'homme dont elle a vite perçu les limites : il n'aimera que sa présence épistolaire, il ne tombera fou que de son absence de corps. Face à son être réel, incarné, il prendra peur et fuira.

Si elle comprend que Kafka ne sera amoureux qu'à distance, pour autant, elle qui rêve du corps tout entier de Kafka dans

son lit ne se résigne pas à abandonner la correspondance. Toute la question est donc : pourquoi ?

Peut-être parce qu'elle est tombée amoureuse du style de Kafka, de ses écrits, avant de le connaître, d'apprendre à le connaître en le traduisant ?

C'est en traductrice que Milena essaye de comprendre l'homme, l'angoisse qui s'exprime par ses mots, la vérité dans sa langue, la peur dans ses tournures. Et puisqu'elle est traductrice, il peut difficilement la duper, la réduire à une groupie de papier. Les formules, les ruses de l'écrit, elle les connaît, son métier consiste à les amadouer

Marie-Philippe Joncheray nous donne à lire un tiraillement, double mouvement constant et douloureux : Milena se défend d'être réduite à une créature épistolaire. Provocante, elle parle à Kafka de proximité, de toucher, de nourriture, de tout ce qu'il déteste. Mais il lui arrive aussi de se plier à sa volonté, de prendre plaisir à cet échange, à cet échange qu'elle préfère à

JESENSKÁ

du rien, à du vide, à du non-amour.

L'avance dans votre labyrinthe permet de comprendre la métamorphose progressive d'une relation (« *et je rêve encore que vous me répondiez. Comme à une vieille amie* », lit-on avec émotion dans les dernières pages) et de deviner autant au sujet de Kafka que de Milena.

Ce travail documenté, vibrant, consiste à remplir chaque creux, chaque repli, d'une correspondance illustre mais tronquée, avec toutes les contradictions, les revirements, l'ardeur d'un amour qui se sait voué à l'échec tout en s'y refusant.

On salue l'esprit moqueur de l'autrice qui termine l'ouvrage par des « lettres non envoyées », s'ouvrant sur un moment défouloir et drôle.

On se prend à rêver un lecteur neuf de Kafka, et à l'envier. Quelqu'un qui commencerait par la lecture des lettres à Franz, ne découvrant qu'à posteriori l'existence des lettres à Milena. Parce que Marie-Philippe Jonchray rend possible cette inversion vertigineuse entre des lettres imaginaires et celles, réellement conservées et publiées.

Milena seule entre toutes

Curieuse, gourmande, facétieuse, par-dessus tout vivante, qui était celle que Franz appelait son « feu vivant » ?

Milena Jesenská est née à Prague en 1896. Son père est un éminent chirurgien en orthodontie, les gueules-cassées de la guerre 14-18 furent de ses patients. D'origine bourgeoise désargentée, il devient riche grâce à sa femme, la mère de Milena qui est malade. Adolescente, tandis que son père mène

une vie sociale de dandy, Milena soigne sa mère jusqu'à sa mort. Elle a 13 ans. Sa mort est un soulagement. Milena entre au lycée Minerva, le premier lycée pour filles du pays. C'est une révolution que les filles puissent passer le baccalauréat et suivre des études. Elle suit des études de lettres et de langues. Vers 18 ans, elle tombe amoureuse de Ernst Pollack, un « écrivain sans œuvre » juif allemand, qui connaît tout le monde littéraire. Ils fréquentent le café Arco que Kafka connaît bien. Milena est, à cette époque, « la Jesenská de Prague », elle abreuve la rumeur de la ville de ses frasques avec ses amies de lycée, Jarmila et Stasa, jusqu'à ce qu'elle doive avorter clandestinement. Son père lui sauve alors la vie et l'interne dans la clinique pour névropathes de Velešlavín (de juin 1917 à mars 1918), au motif qu'elle est folle.



Le couple formé par les artistes dadaïstes autrichien Raoul Hausmann, et allemand Hannah Höch, contemporains de Kafka (photographie de cette dernière).



L'année de sa majorité, elle quitte la maison de santé, retrouve Ernst qu'elle aime éperdument. Son père autorise le mariage à condition que le couple quitte Prague. Ils vont vivre à Vienne. En 1919, elle a 23 ans. Elle est jeune mais a déjà beaucoup vécu. À Vienne, son mari ne la soutient pas, elle doit subvenir aux besoins du ménage et se lance dans une carrière de journaliste et de traductrice. Un des premiers auteurs qu'elle traduit est Kafka qui l'entraîne dans son entreprise amoureuse et littéraire. Après maintes hésitations, elle ne se décide pas à quitter Pollack pour Kafka, qui met fin à leur liaison essentiellement épistolaire.

C'est en 1924, à la mort de l'écrivain qu'elle admettrait, qu'elle divorce enfin de Pollack et retourne vivre à Prague où elle déploie ses efforts pour devenir journaliste. Elle devient une personnalité brillante de la ville et, après des chroniques légères sur la mode, débute comme jour-

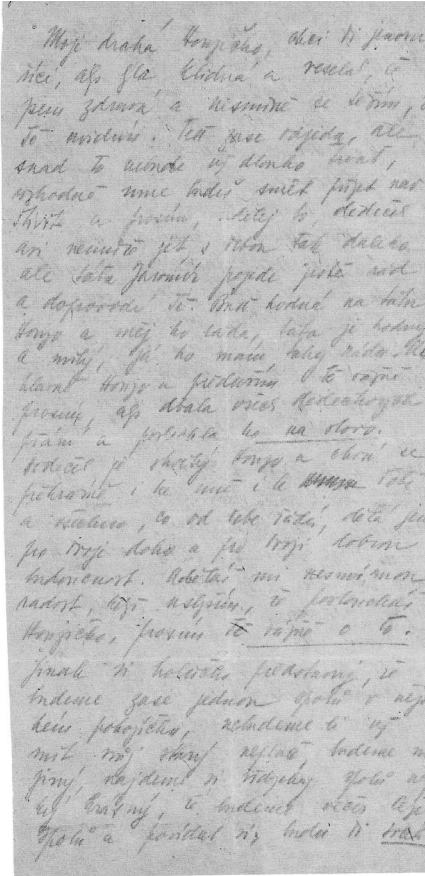
naliste politique. S'encarte un temps au Parti communiste. Voit le nazisme s'emparer de l'Europe. Elle observe, critique et s'engage.

Lorsque Prague est envahie, elle ne craint

pas pour sa vie et organise un réseau d'évasion de plusieurs de ses amis juifs. La Gestapo l'arrête. Une fois. La relâche, puis une deuxième fois. Et ne la libèrera jamais. Elle est déportée à Ravensbrück où elle se lie d'une amitié profonde avec Margarete Buber-Neumann qui fera dans une sorte de biographie, le récit de leur vie au camp, un panégyrique. Milena se dévoue pour ses compagnes de détention. Elle sauve la vie de Buber-Neumann et meurt d'une maladie des reins qui n'est pas soignée au camp, aggravée par les privations et les conditions de vie. Elle laisse une fille, Jana Cerná, qui mènera une vie libre et extravagante, et écrira.

En 1995, Milena Jesenská est proclamée « Juste parmi les nations » pour son œuvre de résistante.

● M.-P. JONCHERAY



MILENA VUE PAR SON AMI ET ÉDITEUR WILLY HASS

« Milena faisait parfois penser à une aristocrate du XVI^e ou du XVIII^e siècle, à l'un de ces caractères que Stendhal a empruntés aux chroniques italiennes anciennes pour les transposer dans ses propres romans, tels que la duchesse Sanseverina ou Mathilde de la Mole, passionnée, hardie, froide et intelligente dans ses décisions, mais dépourvue de scrupules dans le choix des moyens lorsqu'il s'agissait de satisfaire aux exigences de sa passion – et dans sa jeunesse, c'est presque toujours de telles exigences qu'il s'agissait. Elle détonnait considérablement dans le climat de promiscuité érotique et intellectuelle qui était celui d'un café viennois en ces temps déréglés d'après 1918 - et elle en souffrait... »

POSTFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DES *LETTRES À MILENA*

Laure des Accords
prise au vif
par Pauline Pansart

Danser sur la toile de Laure des Accords



La tête contre les murs

Trait à trait, le portrait d'une femme en manque de mots, bridant ses désirs, face à des hommes du côté du contrôle et de la répression.

Laure des Accords
Au bord du désert
d'Atacama
roman



Laure des Accords ●

●
Au bord du désert
d'Atacama

128 p. 15€
Sortie le 03.03

Elle est née où finit le monde, entre la Cordillère et la mer... Si elle avance à petits pas, ce n'est pas seulement par humilité, ou parce qu'elle réserve son énergie à d'autres gestes – peindre, danser. C'est parce qu'elle se plaît à marcher sur la brèche, au bord du présent, au bord du monde.

À l'aube, quand le soleil n'a pas encore chassé le goût de fer de la nuit, quand l'art n'a pas fait le tri des rêves ou des cauchemars, Amalia se réveille comme au premier jour, comme quand enfant elle faisait vivre des histoires à sa poupée. Elle n'a pas cessé en grandissant d'emparadiser le monde, avec ses mots, ses couleurs et ses bras d'oiseaux venant alléger son corps de tortue. Mais parfois, le présent est si dur qu'un orchestre intérieur se lève et qu'elle rentre en confusion : Amalia se tait, Amalia s'absente...

Alors il faut prendre la fuite, fermer les yeux et ne plus donner foi au réel, quitte à flirter avec la folie. Amalia ne rêve pas d'un autre destin : elle s'imagine renouer avec son passé et ses convictions. Des voix joyeuses et lumineuses emplissent sa tête, temps et espace

se dérobent – Chili et Vendée se superposent, le présent s'efface au profit du passé. Les souvenirs et les voix luttent. Les cris des amis, les voix des bourreaux. Amalia peint et parvient à se glisser dans son tableau idéal : elle transgresse les contours du réel, pour se couler dans le cadre d'une peinture qu'elle a créée et qui déborde. La sorcellerie fonctionne, Amalia est « le Poème, [elle] dor[t] au fond d'une fleur géante, la fleur de [s] on pays, ne [la] réveillez pas, [elle se] cache au fond de la fleur du souvenir, la fleur du sang... » On ne lui pardonnera pas.

Est-ce la mémoire de sa vie morcelée qui s'épanche sur la toile ? La violence sourde de son père, qui la paralysait ; le mariage arrangé avec un fils de notable qui l'a arrachée à son amour et à ses compagnons d'arme et de poésie ; l'amour pour son fils dépositaire des légendes Mapuche transmises par sa mère... ou la torture dont elle a été victime, sans jamais savoir (ou vouloir savoir) qui l'a livrée à ses bourreaux ?

D'un mur l'autre – le mur sur lequel elle peignait des fresques multicolores, et celui contre lequel elle a subi la torture –, Amalia

SUITE P. 18

DES ACCORDS



Engagée et enragée

Principale source
d'inspiration du livre,
la brigade Ramona Parra
et en son sein la peintre
Irene Dominguez

• LAURE DES ACCORDS



Irene Dominguez naît à Santiago du Chili en 1930. Son père est conseiller municipal puis député et maire (alcade) de la ville. De 1954 à 1961 elle étudie aux Beaux Arts la céramique et fait de la gravure.

En 1964, à l'issue d'un premier voyage en Europe, elle s'installe à Paris. Elle noue une solide amitié avec Wifredo Lam, peintre cubain proche de Picasso et des surréalistes. Elle rencontre également Roberto Matta, Alain Jouffroy, Elisa Breton, Asger Jorn, peintre et fondateur du mouvement COBRA, et le peintre chilien Juan Downey. En 1967, Wifredo Lam l'invite à Cuba pour participer au Salon de mai qui prélude à l'ouverture du Musée d'Art Moderne de la Havane.

Dans les années 1970, après la victoire de Salvador Allende, elle retourne au Chili pour réaliser des fresques murales en l'honneur de personnalités étrangères en visite comme Angela Davis, Paco Ibáñez, Fidel Castro... Elle fréquente l'an-



SUITE DE LA P. 16

passé du carcan du réel au mur du souvenir, qu'elle n'aura de cesse de conjurer en les peignant : plantes, lianes, tiges, et cette fleur rouge, comme le sang, comme la colère, qui rappelle le souvenir des indiens morts au combat, le copihue... Très rapidement, vous aurez la sensation de contempler un tableau, d'en lire les formes et les couleurs. Et In fine, vous vous retrouverez peu à peu à suivre les sentiers d'un monologue intérieur à la Woolf, dans son infini paysage mental.

Ce récit cosmique, placé sous le signe d'El Niño, dieu du ciel et de la poésie, préserve l'ambivalence des éléments. La terre pour danser, le ciel pour rêver ; la terre pour se cacher, comme une tortue dans son terrier, le ciel pour s'échapper ; mais la terre aussi pour s'enterrer, et le ciel aussi pour tout emporter.

Au bord du désert d'Atacama est un récit sur la parole bridée, sur l'amour pourfendu, sur le manque de mots. Ceux d'Amalia face aux hommes, d'abord, ceux des hommes aussi, eux-mêmes emmurés, incapables de dire « *les Histoires coincées à l'intérieur* ». Amalia peint, et Laure des Accords écrit, pour transfigurer le malheur du monde en une série de traits, métamorphoser sa brutalité en une grande poésie des couleurs. Amalia peint, et Laure des Accords écrit, « *pour ceux qui en rentrant dans leurs carapaces se retrouvent dans le noir.* » Pour offrir des couleurs à ceux qui manquent de mot et qui n'osent pas danser.

● PAULINE SHARPEYED ET THÉO DELAMBRE



cienne femme de Pablo Neruda, Delia del Carril, organise des aides et des travaux volontaires dans les écoles et les hôpitaux.

1975. Elle est en Italie quand elle apprend le coup d'État et la mort du président Allende. Avec deux brigades de peintres, elle commence à parcourir l'Europe en aidant la résistance au Chili et en dénonçant les crimes commis par les militaires.

Cette même année, elle rencontre le cinéaste chilien Raoul Ruiz qui l'invite à participer à son film *Dialogues d'exilés*. Puis Salvador Dali pour qui elle chantera des tangos dans la maison de Cadaquès. Puis en 1976, le peintre Guy de Gontaut, avec qui elle s'établit à Paris.

En 1983, à l'invitation de Jack Lang, elle réalise une grande fresque murale avec l'assistance de la « brigade Pablo Neruda » de Paris en hommage à Allende au centre Pompidou.

En 1988, elle obtient un atelier à Saint-Ouen, exposant régulièrement à Paris et à Santiago, et en 2006 se voit accorder la nationalité française.

Irene Domínguez décède à Paris le 28 novembre 2018.



Peindre la musique

Comment un tableau en vient à inspirer un roman

Les *Amants aux pommes*, *Le Tango des pommes*, voilà les titres qu'Irène Dominguez a donnés au tableau qui m'a donné envie d'aller voir ailleurs. Hors cadre. Hors-champ.

Parce que dans les tableaux d'Irène on entend des mots et des silences, des airs de tango et le son du bandonéon.

On voit s'envoler des femmes rondes en robes blanches, diaphanes et puissantes, on voit souffler le vent dans leur chevelure. Elles défient les lois de la gravité et le regard des hommes, des danseurs en costumes à fines rayures, un chapeau vissé sur la tête.

Les corps se cherchent, se lassent, s'enlacent et se déprennent dans un joyeux désordre.

Des oiseaux traversent des ciels ocres et bleus, et parfois des mains se tendent vers les nuages.

On entend des rires joyeux, on devine des farces et des clins d'œil et sous de sages dentelles des

femmes puissantes se cachent et se dévoilent.

Irène Dominguez sait peindre la musique, le désir et l'amour. Elle nous entraîne vers un ailleurs plein de fantaisie, d'humour, d'humeurs joyeuses.

Mais dans les tableaux d'Irène, on entend aussi des cris et des effrois, des silences qui sidèrent et le bruit des orages.

On voit des mers noires comme de l'encre, des ciels vides et glacés.

On voit des profils aveugles aux angles durs, des femmes qui chavirent et des hommes qui s'enfuient.

C'est qu'au fond, dans les tableaux d'Irène, ce qu'on entend ce sont les voix du pays de son enfance à Santiago du Chili.

Les voix des amis, des compagnons de route : des peintres, mais aussi des cinéastes, sans oublier celles des amants merveilleux.

Il y a aussi d'autres voix beaucoup plus sombres, beaucoup plus noires dans les tableaux d'Irène. Celles des prisonniers politiques,

des disparus, des anonymes, des assassinés.

Mais toujours des voix qui appellent à la résistance. Quand par exemple Allende demande aux artistes de peindre des fresques murales. Quand des brigades de peintres organisent des réunions, des défilés, quand ils peignent sur les murs, dénoncent les crimes des militaires, et quand le théâtre s'en mêle à son tour et donne de la voix.

Mais de coups durs en coups d'État, la voix d'Irène ne faiblit pas.

Car au-dessus de toute chose, de tous les bruits du monde, la poésie triomphe et fait descendre sur nous sa lumière et sa grâce.

Si les yeux vous en disent, écoutez *Les Amants aux pommes*, *Tango double et talon cœur*, *Fumer est un plaisir*, *La Tournée de l'amour*, *L'Enlèvement des Sabines* ou *Le Cimetière d'Atacama*. Relisez *La Tempête*, *Le Cœur brisé*, *Il faut s'échapper*, *Le Poisson miraculeux*. Et tant d'autres... Car la peinture d'Irène est comme elle : hors cadre, hors-champ : libre !



Le tango des influences :

Un témoignage : Luz Arce

Luz Arce était une militante socialiste et membre de la garde rapprochée d'Allende. Après le coup d'État de Pinochet, elle rejoint la résistance. Puis elle est arrêtée et sauvagement torturée pendant plusieurs mois. Elle finit par livrer à la police quelques-uns de ses camarades – ceux qu'elle sait morts ou en exil, puis les autres – pour sauver sa vie, celle de son frère et de son petit garçon.

Elle rentre alors dans la spirale de la collaboration. Menacée de mort par ses anciens camarades elle devient pendant quelques années fonctionnaire des services d'intelligence militaire, la DINA.

Lors du retour à la démocratie, ses nombreuses dépositions auprès des tribunaux joueront un rôle déterminant dans l'inculpation de certains hauts responsables.

Le livre de Luz Arce est à la fois une confession, au sens religieux, un témoignage, au sens juridique, et une autobiographie, au sens littéraire.

Avouer le mal qu'on a fait, dénoncer les pratiques d'un État criminel, chercher à se comprendre au travers des expériences individuelles, des engagements et des convictions. Victime ou coupable. Victime et bourreau. C'est ce parcours qui a inspiré certaines

scènes du récit...

Sur la rive du fleuve Mapocho, dans les entrailles de la Villa Grimaldi, à Santiago, Eugenio et Amalia sont arrêtés par des hommes en gris, des fonctionnaires de la DINA, la Police secrète de Pinochet. Eugenio retrouve son camarade de lycée qui est devenu « un idéaliste honnête » et son tortionnaire. La souffrance, les menaces et le chantage feront vaciller et plier sa conscience. Amalia, rescapée des tortures, est abandonnée sur une décharge publique.

Tous deux au bord du monde, de la vérité et du mensonge...

Un auteur : Luis Sepúlveda

« Il faisait nuit à Santiago du Chili quand la brune fut arrachée de chez elle, séparée de son fils par la force... Il faisait nuit à Santiago du Chili quand la blonde fut arrachée de chez elle, séparée de son fils par la force... »

Dans cette nouvelle qui prend place à la fin du recueil *Les Roses d'Atacama* (Métailié, 2001), la brune retrouve, 25 ans après, la blonde, sa camarade de torture à la Villa Grimaldi.

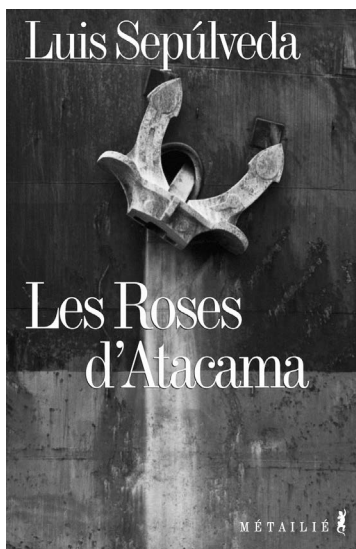
Elles marchent dans Venise. Elles sont belles, lumineuses. Elles marchent avec « la fierté de celles

qui ont tout risqué ». Elles qui « ne prononcèrent jamais un nom de personne, d'arbre, de rivière, de montagne, de bois, de fleur, de rue ».

Pour le narrateur, qui les suit des yeux, elles sont « ses éternelles jeunes filles ».

Le roman est inspiré de deux figures : Carmen Yañez, poétesse et militante, qui fut la femme de Luis Sepulveda (la brune), et de Marcia Scantlebury, journaliste (la blonde), qui fut directrice du Musée de la Mémoire et des droits humains à Santiago.

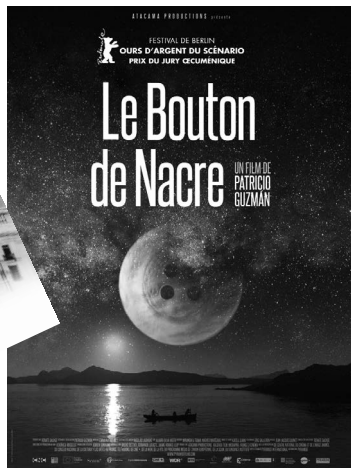
● TEXTES LAURE DES ACCORDS



DES ACCORDS

Quatre œuvres – film, roman, document, musique – sans lesquelles ce texte ne serait pas tout à fait le même.

Un film : *Le Bouton de nacre*¹



Patricio Guzmán, le réalisateur chilien, tisse des liens entre le cosmos et les eaux de l'archipel de la Patagonie occidentale.

La mer et le ciel se souviennent des disparus, ces indigènes décimés par les colons européens.

Les voix de Gabriella, Martin et Cristina, les indiens survivants d'un peuple qu'on appelait « les nomades de l'eau » et qui croyaient voir dans les étoiles les âmes de leurs ancêtres, se mêlent aux voix des anthropologues, des his-

toriens, et du poète Raúl Zurita.

La mer se souvient aussi des victimes de la dictature de Pinochet. Elle a gardé en son cimetière les corps des *desaparecidos*, dont on voulait effacer jusqu'au souvenir.

Ce documentaire comme tous les films de Guzmán est un travail sur la mémoire pour rendre plus audible une histoire qu'il nous faut obstinément écouter jusqu'au bout.

¹ Pièce centrale d'une trilogie dont Guzmán a présenté le dernier tome, *La Cordillère des Songes*, en 2019, au festival de Cannes.

Une musique : Gardel

*El día que me quieras...
La nuit où tu m'aimeras / Depuis
le bleu du ciel / Les étoiles jalouses
nous regarderont passer...*

C'est le tango des faubourgs, les *arrabales*, celui qu'on danse dans la rue, sur les tables, n'importe où, quand on n'a pas de salle de bal. C'est le tango qui raconte des histoires tristes d'hommes abandonnés ou amoureux à la folie. Et c'est sur un air de tango que les personnages du récit retrouveront la mémoire et la force d'avancer.

Amalia danse sous les étoiles pour échapper à la pesanteur du réel, pour convoquer son amour perdu, tandis qu'Eugenio réapprend à marcher comme un vrai danseur de tango quand le

moment du pardon est venu.

La musique empêchera la pétrification des corps et des souvenirs. Il en fut de même pour Irene Dominguez : si peindre est avant tout une conversation intime entre le tableau et l'artiste, la musique s'invite toujours. Elle accompagne des corps qui s'envolent, des femmes en route, des arrachements et des délivrances.

Dans *Les Amants aux pommes*, appelé aussi *Le Tango aux pommes*, on entend la musique de Carlos Gardel, on garde à l'oreille la liberté du rythme propre au tango quand les cadences et les tempo varient selon l'humeur : ça enfle, ça murmure, ça pleure, ça se lamente et ça se réjouit...



Fini le coup de cœur, place au coup de foudre

PAROLES DES LIBRAIRES : ANAIS COMBEAU & MANON PICOT DE LA LIBRAIRIE LILOSIMAGES

Nous avons une chance incroyable : nous avons concrétisé notre utopie.

Librairie spécialisée jeunesse depuis trente ans, nous faisons le pari de proposer de la littérature adulte en 2019. Les lecteur-ice-s ont leurs petites habitudes, iels se tournent vers nous pour du conseil, des choix différents, une offre minimaliste, cohérente, où iels ont la certitude que chaque titre a été soigneusement sélectionné avec passion et nous suivent dans cette nouvelle aventure.

Préparer une rentrée littéraire, c'est lire compulsivement les épreuves des romans à paraître trois mois plus tard pour partager nos coups de foudre. Face à la production nous sommes sans merci : nous devons prioriser notre temps, notre attention et notre énergie pour ne pas finir noyées. Le haut de notre pile à lire est occupé par les titres des maisons d'édition qui ont une démarche qu'on estime. Elles publient peu, de façon à constituer des catalogues aux lignes éditoriales fortes. Le nouvel Attila est de celles-ci. Ses deux romans traditionnellement publiés à la rentrée éclipsent systématiquement le reste de notre Tour de Pise littéraire pour arriver au sommet. La maison d'édition a conquis cette place sans esbrouffe, sans tapage, sans paillette et sans artifice. Depuis que nous avons découvert *Querelle*, de Kevin Lambert, nous avons compulsivement dévoré ce catalogue dont chaque titre confirme l'identité et renforce notre confiance. Des textes marquants où une économie de mots sert un vertige littéraire, où les personnages habitent la douleur du monde.

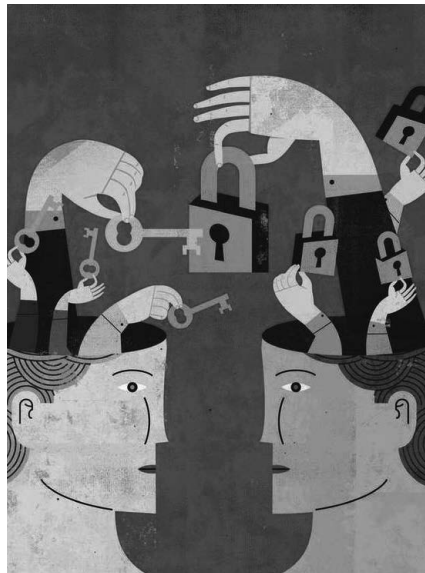
SANS ESBOUFFE, SANS TAPAGE, SANS PAILLETTE ET SANS ARTIFICE

Dans notre utopie, on se remonte les manches et on crée notre propre monde littéraire. C'est un travail de fourmi, nous sélectionnons nos livres

titre à titre pour créer notre sélection idéale et nous utilisons tout ce que le marketing, la passion et la créativité nous permet d'imaginer pour leur assurer une visibilité immédiate puis

LES PERSONNAGES DU NOUVEL ATTILA HABITENT LA DOULEUR DU MONDE

une longue vie dans nos rayons. Mais malgré tout ça, un titre en particulier nous a mises à l'épreuve. Que faire quand on prend une claque comme *Chienne*, de Marie-



**SE FAIRE MALMENER
PENDANT CENT PAGES**

Pier Lafontaine ? La violence du texte rend très difficile voire impossible la prescription directe : «*Alors c'est l'histoire sordide de...*» Nope.

Expliquer à un-e lecteur-ice nous demandant conseil que c'est aussi ça la littérature, une expérience radicale d'altérité, une catharsis et se faire

malmener pendant cent pages d'une brutalité étourdissante, c'est délicat. Ça demande d'avoir au préalable établi une grande complicité et une relation de confiance avec sa-on

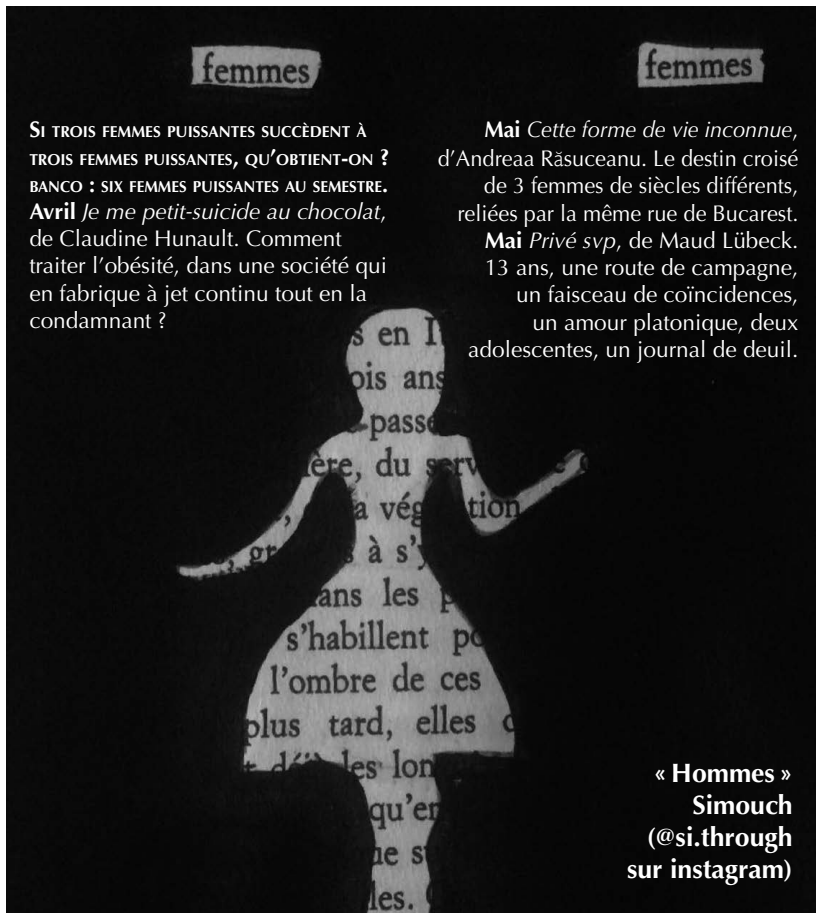
interlocuteur-ice, mais ça risque aussi de la-e faire fuir à tout jamais. Comment faire ? Le petit mot coup de cœur des libraires sur le livre ? Une sélection thématique ? Une vitrine ? Une mise en avant de la collection ? Une présentation de rentrée littéraire ? Une chroniques sur les internets ? Tout ça à la fois ? Mais rien n'est suffisant pour rendre justice à ce coup de poing.

Il nous reste l'un des derniers leviers pas encore actionnés à Lilosimages : le prix littéraire. Nous créons le Lilojury en proposant à nos client-e-s de lire 5 romans que nous sélectionnons dans la rentrée et de choisir leur lauréat. L'opération a dépassé tous nos espoirs. L'enthousiasme des participant-e-s de faire de la lecture un partage, créer un espace (une soirée) où chacun-e peut faire un retour et défendre ardemment son expérience positive comme négative, et où nous nous effaçons pour écouter les échanges. Nous inversons les rôles et c'est grisant : les prescriptrices prescrites ! La curiosité de ces 15 lecteur-ice-s, puis 20, puis 30 pour la dernière édition, qui signent chaque année malgré la singularité des textes, leur violence, loin de leurs habitudes est remarquable. Leur confiance est la meilleure récompense, et nous a permis de faire connaître *Chienne*, puis *Tu aimeras ce que tu as tué*, et cette année *Les Filles bleues de l'été*.

Nous avons concrétisé notre utopie : nous avons amené des lecteur-ice-s sur des sentiers inconnus grâce à un texte inoubliable. Vivement les suivants.

MAGAZINE

AVANT-PROGRAMME 2023



SI TROIS FEMMES PUISSANTES SUCCÈDENT À TROIS FEMMES PUISSANTES, QU'OBTIENT-ON ?
BANCO : SIX FEMMES PUISSANTES AU SEMESTRE.
Avril *Je me petit-suicide au chocolat*, de Claudine Hunault. Comment traiter l'obésité, dans une société qui en fabrique à jet continu tout en la condamnant ?

Mai *Cette forme de vie inconnue*, d'Andreaa Răsuceanu. Le destin croisé de 3 femmes de siècles différents, reliées par la même rue de Bucarest.
Mai *Privé svp*, de Maud Lübeck. 13 ans, une route de campagne, un faisceau de coïncidences, un amour platonique, deux adolescentes, un journal de deuil.

« Hommes »
Simouch
(@si.through
sur instagram)

Du rouge plein la marge

ISABELLE FLATEN
(SUITE À LA DERNIÈRE PAGE)

Une vision des rapports auteurs-éditeurs

intentionnés te suggèrent de t'auto-publier comme cela se fait maintenant. Jamais de la vie, plutôt mourir, ce qui de toute façon est déjà fait, leur réponds-tu avec un certain sens de la dramaturgie. Pourquoi pas demandent-ils ? Pour les raisons mentionnées ci-dessus : un livre sans patron, c'est une chaloupe sans boussole qui sans doute ne mérite pas de prendre le large. La métaphore n'est pas très heureuse, tu en conviens, mais entre le début et la fin de phrase, tu as repris du poil de la bête et tu as d'autres choses à faire que de bichonner ton style. Tu as en effet décidé que tu n'avais rien à perdre à tout essayer.

Et tu sollicites un éditeur qui te répond deux jours plus tard. Et c'est reparti pour une nouvelle aventure littéraire qui, vas-tu vite le découvrir, diffère en tous points des précédentes. Il y a en effet toutes sortes d'éditeurs, des indiens et des cow boys bien sûr, des qui se foutent de ta pomme et d'autres qui l'encensent (ta préférence va à ceux-là). Des qui lambinent, des qui accomplissent le travail en deux temps trois mouvements parfaitement exécutés, des qui paient les droits d'auteur rubis sur l'ongle et des qui pensent que tu pioches ta nourriture dans le champ lexical, des qui te demandent sans cesse ton avis et d'autres qui s'en dispensent. Des mal lunés, des lunatiques, des toujours contents. Des qui ne sont jamais au rendez-vous et à qui tu rafraichis régulièrement la mémoire calendaire. Ceux-là te surnomment Calamity. Des ponctuels, qui tiennent parole en temps et en heure et ceux-là, tu les aimes d'amour.

Quels qu'ils soient, chacun d'entre eux a à un moment donné illuminé ta vie et cela vaut bien quelques désagréments. Il t'arrive de dire que sans eux tu ne serais rien. Et tu le penses.

CONTACTS PRESSE-LIBRAIRIE

LIBRAIRIE-SALONS :

Juliette Ple -

juliette.ple@seuil.com /
01 70 96 89 29,
assistée de **Angèle Simon**

PRESSE :

Pour *Je rentre dans
ton labyrinthe*,

Marie-Laure Walckenaer -
Walckenaerml@gmail.com /
06 61 10 61 70

Pour les autres livres :

Caroline Gutmann -

Caroline.gutmann@seuil.com
assistée de **Laetitia Correia**
- laetitia.correia@seuil.com /
01 70 96 88 23

Francophonie, Blogs :

Pauline Brossard -

pauline.brossard@seuil.com /
01 70 96 89 86

**Merci à Élodie, Lara, Simouch,
Thibaud et Pierre-Nicolas Riou**



Ton éditeur, qu'il soit un homme ou une femme, est le grand manitou qui fait la pluie et le beau temps sur ton existence quand tu as la déraison de te prétendre écrivain. Le plus dur est d'abord d'en dénicher un. La plupart se planquent derrière leurs piles de manuscrits en attente pour ne pas répondre à ton courrier et les extirper de là est une mission vouée à l'échec. Inutile d'accompagner ton manuscrit d'un kilo de caramels ou de flatteries, l'éditeur, d'après ton expérience est incorruptible. Il est vrai que tu n'as pas tout tenté, ton code de conduite personnel ne t'y autorise pas. Et puis tu veux qu'on t'apprécie pour ton écriture. En vérité tu n'as pas le choix, tu n'es pas une bonne cliente pour la télé, aucune chance que ta tête rameute les foules.

Un jour, ô miracle, un homme - ou une femme, mais bon tu ne vas pas le répéter à chaque fois, disons un homme pour simplifier, un homme donc, qui, pour mémoire, peut aussi être une femme, te contacte. Il te dit avoir trouvé ton texte éblouissant, peut-être pas exactement en ces termes, plutôt intéressant, ou alors pas mal ou encore il ne te dit rien sinon qu'il va le publier. Tu te pincés pour y croire et de suite tu imagines ton livre entre les mains de milliers de libraires aux anges.

Mais avant cela, tu découvres à quoi sert un éditeur. Le voilà qui met son grain de sel entre tes lignes et ça pique. Tu te retrouves avec du rouge plein la marge,

des points d'exclamation qui soulignent tes inepties, des passages à nuancer, d'autres à oublier, des personnages à étoffer, une ponctuation à revoir, un bravo parfois glissé ici ou là et autres commentaires plus ou moins agréables. Ou abscons, quand par exemple tu découvres ceci au beau milieu d'une page : « ANALEPSE !!! » et que ça t'oblige à consulter le dictionnaire pour savoir de quoi il s'agit et prendre la mesure de tes lacunes. Tu te remets au travail avec enthousiasme et c'est parti pour un ballet de mails, tu corriges, il rature, tu supprimes, il rajoute ou l'inverse, il

supprime tu rajoutes, tu peaufines, il met un smiley, tu crois bien faire, il râle, tu reprends, il te reprend...jusqu'au jour où vous tombez d'accord : le texte est abouti. Tu le relis une dernière fois, te souviens de la première version et te demandes comment tu as osé envoyer un tel brouillon. Ton texte n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'il était. Il ne te reste plus qu'à exprimer ta gratitude au magicien qui l'a métamorphosé de son œil de lynx et sa pertinence. Et *hop un petit zeugma en passant !*

Au fil du temps et des livres, et *hop un deuxième !* les choses entre vous, crois-tu, vont de soi. A force d'écrire, tu as pris un peu de bouteille et même si tu n'es pas à l'abri d'un raté, tu te dis que ton éditeur saura te faire revoir ta copie de a à z si nécessaire. Grossière erreur ! Un jour c'est niet ! Pas question pour lui de publier ta dernière création. Et là le monde s'effondre, du moins le tien, brisée net et en mille morceaux ta petite bouteille imaginaire. Dix mois d'un travail acharné qui finit à la poubelle et toi avec, charpie. Tu erres alors dans un néant sans issue tel un écrivain déchu. Une nullité qui n'a plus qu'à se mettre à la broderie, à la poterie, ou encore au karaté pour casser la figure à l'horrible bonhomme qui t'a saccagé la perspective et le moral de la sorte. Et *hop un dernier zeugma !*

Sauf qu'il a peut-être raison, c'est possible, ta prose ne vaut plus un clou. Autour de toi, quelques esprits bien



Dessin : Donatien Mary
tiré de Schasslamitt, de
Béregère Courmut (Attila, 2012).

Du rouge plein la marge

Une vision des rapports auteurs-éditeurs

PAR ISABELLE FLATEN

Auteure (entre beaucoup d'autres) de
Adelphe, La Folie de ma mère, Triste Boomer

24

page